

Robertine Barry (1863-1910) - On l'appelait *Monsieur*

Sergine DESJARDINS¹

Première femme journaliste canadienne-française, éditrice et écrivaine de talent, elle s'est servie de sa plume pour défendre les idées les plus avant-gardistes et combattre les préjugés. Censurée par l'archevêque et méprisée par les ultramontains, elle a été louangée et portée aux nues par les esprits libres de son temps.

Dès l'enfance, l'esprit indépendant de Robertine, son intelligence, son sens de la répartie, ainsi que son insoumission aux directives de ses parents et de la gouvernante, annonçaient la *femme nouvelle*² qu'elle allait devenir. Son père, John Barry, faisait partie des milliers d'immigrants irlandais ayant quitté leur pays afin de fuir la famine vers 1840. Après avoir transité par la station de quarantaine de Grosse-Île, cet homme instruit, polyglotte et travaillant, devint le bras droit du propriétaire du moulin à scie de L'Isle-Verte, le prospère commerçant de bois William Price. John rencontra alors Aglaé, la fille de Joseph Rouleau, un menuisier qui faisait lui aussi le commerce du bois dans ce village. Aglaé et John partageaient l'amour des arts et de la littérature. John fut d'ailleurs l'un des fondateurs de l'Institut littéraire de L'Isle-Verte, dont le but était de promouvoir « l'extension des



Robertine et deux de ses sœurs : Évelyne et Blanche.
(Source : Société historique de la Côte-Nord).

lumières intellectuelles en donnant aux membres l'occasion de se réunir, pour s'instruire mutuellement en discutant des sujets scientifiques et pour donner des lectures³ ». La marraine de Robertine, Gracieuse Gauvreau, était l'épouse du notaire Louis-Narcisse Gauvreau qui a joué un rôle important dans la fondation

de la Cour de Circuit de ce village. À la naissance de Robertine, les Barry n'habitaient plus L'Isle-Verte depuis quelques années. Mais, à cette époque, les femmes venaient souvent passer les dernières semaines de leur grossesse auprès de leur mère. Par un jour de tempête, Aglaé donna naissance à Robertine, le 26 février 1863, dans le manoir Rouleau⁴ de L'Isle-Verte, assistée par sa mère Euphrosine Patoine⁵. Bien qu'elle fut encore jeune, elle n'avait que 31 ans, Aglaé avait déjà donné naissance à neuf enfants. Deux d'entre eux étaient morts durant leur tendre enfance. Le souvenir des petites tombes blanches devant lesquelles elle avait prié, percluse d'une douleur que les convenances muselaient, se mêlait ce matin de février 1863 aux craintes et à la douleur de l'accouchement. Heureusement, Robertine naquit en parfaite santé. Dès que le fleuve fut libéré de ses glaces, Aglaé retourna avec sa nouvelle née aux Escoumins où les Barry habitaient⁶ depuis que John était devenu le gérant de la plus importante scierie de la Haute-Côte-Nord. Cette scierie était la propriété d'importants marchands de bois - des Têtu et des Boucher de Rimouski, Trois-Pistoles et Rivière-Ouelle - qui firent des Escoumins la capitale régionale de la Côte-Nord. Les

Escouminois appelaient John Barry, *Le Roy du village*. Pour cause! Il dirigeait l'usine de bois, fixait les salaires et payait avec des « pitons », une monnaie qui ne pouvait être échangée ailleurs que dans le magasin de la compagnie! Il occupait aussi les fonctions de maire, de juge, de marguillier, et était même consul de Suède, un poste prestigieux qui l'aidait à vendre son bois à travers le monde. À l'âge de 58 ans, peu après la naissance de son treizième enfant, John prit sa retraite. Les Barry vinrent s'installer à Trois-Pistoles en 1873 et Robertine étudia au Couvent des Sœurs Jésus-Marie de l'endroit. Pensionnaire du lundi au vendredi, elle avait hâte qu'arrive la fin de semaine durant laquelle elle retrouvait sa famille : la vie familiale était faite de randonnées à cheval, de chants, de musique, de pièces de théâtre qu'on jouait parfois devant des invités et de

périodes où on pouvait s'isoler, un livre à la main, dans une des pièces de la grande maison. Ce fut un déchirement lorsque, âgée de 17 ans, elle alla étudier chez les Ursulines à Québec. Là, elle reçut le plus haut degré d'instruction offert aux femmes de ce temps. Autodidacte et de nature insoumise, elle n'avait jamais aimé, ni l'école, ni le pensionnat aux règles trop rigides à son goût. Une fois ses études terminées chez les Ursulines, Robertine revint à Trois-Pistoles où elle connut l'amour, se fiança, rompit, et souffrit d'une dépression qu'elle soigna chez les Sœurs de la Charité de Rockingham d'Halifax, une communauté qui avait été fondée pour répondre aux besoins des immigrants irlandais. Cette communauté, écrivait-elle plus tard, « me réconcilie avec le couvent. L'éducation y est



Robertine Barry. Photo publiée dans un journal en 1910 (Source : Société historique de la Côte-Nord).

supérieure - j'ai bien le regret de le constater - à celle de la plupart de nos maisons d'éducation. Là, pas de longs pensums et de sévères retenues : on ne brise pas le caractère d'une enfant rebelle par une discipline outrée; on se contente de l'assouplir à force de bonté et de bienveillants encouragements⁷ ».

Robertine caressait depuis longtemps le rêve de gagner sa vie en exerçant le métier de journaliste. Entre le moment où elle revint à Trois-Pistoles en 1882 et celui où elle débuta dans cette carrière en 1891, elle tenta souvent de convaincre des éditeurs de journaux de l'engager. En fait, il s'écoulera neuf ans avant que son rêve se réalise! On ne peut qu'admirer sa détermination farouche et son courage, car ailleurs

dans le monde, les femmes journalistes étaient souvent jugées de mœurs légères. Il fallait aussi une personnalité exceptionnelle pour faire fi de la mentalité ambiante qui charriait l'idée que les femmes n'étaient pas assez intelligentes et n'avaient pas les nerfs assez solides pour être journalistes. Pénétrer cette chasse gardée masculine semblait d'autant plus irréalisable qu'au Canada français, aucune femme ne gagnait sa vie de cette façon. Sans compter qu'une femme issue de la haute ou moyenne bourgeoisie qui gagnait sa vie était mal perçue : elle se rabaisait et déshonorait sa famille. Qu'importe! C'est ce que veut faire Robertine. Seul un homme à l'esprit libre pouvait vouloir d'une femme dans son équipe de journalistes. Elle le rencontre : c'est Honoré Beaugrand, directeur de *La Patrie*, un des grands journaux de l'époque. Il l'engage. L'immense joie qu'éprouve

alors Robertine est cependant assombrie par la mort de son père. Après les funérailles, en septembre 1891, toute la famille Barry déménage à Montréal où habitaient déjà des frères et une des sœurs de Robertine.

Non seulement Beaugrand a engagé Robertine, mais, loin de la confiner aux pages féminines comme le seront pendant plusieurs années les femmes journalistes, il lui donne la responsabilité d'effectuer les mêmes tâches que ses collègues masculins. En plus d'écrire des articles, elle traduit des dépêches, rédige des faits divers et corrige des épreuves. « J'étais parfois plus morte que vive, écrira-t-elle plus tard, peu habituée dans ma petite vie de campagne à des expériences aussi mouvementées que celles-là. Mes pauvres nerfs étaient en

émoi et volontiers, je me serais réfugiée sous mon pupitre si cette position gênante m'eût permis de faire la copie⁸ ». Elle s'adapte vite cependant. Il lui arrive même d'ordonner, avec un sang-froid exemplaire, de suspendre l'impression du journal lorsqu'une nouvelle importante de dernière heure l'exige⁹.

Beaugrand lui offre aussi d'écrire une chronique. Robertine saute sur l'occasion et se sert de sa plume pour défendre les causes qui lui tiennent à cœur. Dans ses « Chroniques du lundi¹⁰ » publiées en première page et qu'elle signe du pseudonyme Françoise, Robertine revendique ce qu'aucune Canadienne-française n'avait revendiqué publiquement jusque-là. Dès le début des années 1890, elle demande à cor et à cri le droit pour les femmes d'étudier à l'université et d'exercer les mêmes professions que les hommes, tels le droit ou la médecine. Son talent de conteuse et d'écrivaine séduit. Plusieurs éditeurs de journaux et de magazines la sollicitent. Pendant sa carrière de journaliste qui aura duré 18 ans, elle a écrit un nombre impressionnant d'articles pour différentes publications en plus de travailler à temps plein à *La Patrie* et de diriger, de 1902 à 1909, son propre magazine, *Le Journal de Françoise*. Outre les droits des femmes qu'elle défend souvent, elle revendique l'ouverture d'une bibliothèque publique à Montréal, une éducation laïque accessible à tous, plus de justice sociale, une loi réglementant le travail des enfants et le droit de vote pour les femmes. Elle décrit aussi les joies et les aléas du métier de chroniqueur et d'écrivain et interpelle les esprits étroits encombrés de préjugés envers les *filles tombées*, ainsi qu'on appelait les filles-mères, et les prostituées. Elle exprime son patriotisme et note l'importance de protéger la langue et la culture des Canadiens français. Elle pose un geste patriotique en faisant en sorte que la cloche de Louisbourg qu'elle a trouvée chez un antiquaire d'Halifax

soit ramenée à Montréal et exposée au château Ramezay où elle est encore. Frondeuse, elle ose contester la toute-puissance du clergé. Elle dénonce les ecclésiastiques qui menacent des feux de l'enfer ceux qui votent rouge ou qui font payer un droit d'entrée à l'église. Elle critique aussi l'enseignement des religieuses qui, dit-elle, prépare si mal les jeunes filles aux réalités de la vie, tant amoureuses que matérielles. Elle n'hésite pas à collaborer à un journal dont la lecture a été interdite en chaire : *La Revue nationale* dirigée par son ami Joseph-Damase Chartrand.

Ses articles n'ont pas toujours un ton revendicateur ou indigné. C'est aussi toute une époque qui se déroule sous nos yeux lorsqu'on la lit : le travail dans les mines, l'arrivée des tramways électriques, les orgues de barbarie et les diseuses de bonne aventure dans les rues de Montréal, la misère des enfants travailleurs et des chevaux maltraités. Prend aussi vie sous sa plume une foule bigarrée composée notamment de charlatans, d'artistes, de crieurs et de conducteurs de tramways bourrus. Son talent est indéniable. Aujourd'hui, certains la comparent à Foglia¹¹. En 1895, lorsqu'elle publie un recueil de nouvelles, *Fleurs champêtres*, la critique la compare à Sand et à Balzac. Une voix discordante cependant se fait entendre : l'ultramontain Tardivel, éditeur de *La Vérité*, lui reproche de ne pas avoir parlé de religion dans son livre. Il est convaincu qu'elle subit la mauvaise influence des personnes avec qui elle travaille. Beaugrand entre autres, un franc-maçon qui, croyait-on, tenait des réunions sataniques, le soir, dans les locaux de *La Patrie*. On reprocha d'ailleurs souvent à Robertine de fréquenter des gens peu recommandables. Salonnière, elle recevait tous les jeudis les esprits libres et bohèmes. Parmi eux, Gaétane de Montreuil, Edmond de Nevers, Godfroy Langlois, Jules Helbronner,

Laurent-Olivier David et les membres de l'École littéraire. Robertine avait de nombreux amis des deux sexes et était d'une loyauté incomparable. C'est elle qui a ouvert les portes du journalisme montréalais à Olivar Asselin. Il lui en sera éternellement reconnaissant, disant à tous que cette femme de talent et de cœur, fantasque, mais généreuse, était sa « marraine littéraire »¹².

Ses amitiés dépassent les frontières. D'illustres femmes de lettres françaises correspondent avec elle et la reçoivent dans leur salon. Le gouvernement français lui décerne même les Palmes académiques en reconnaissance de sa contribution à la diffusion de la culture française. Admirée par plusieurs, Robertine était décriée par d'autres. Elle eut des prises de bec avec des personnages bien en vue, dont Henri Bourassa, le fondateur du *Devoir*. Elle dénonça ses propos misogynes dans quelques articles, interpellant les femmes qui l'applaudissaient lorsque, dans des conférences, il disait qu'il fallait battre avec une quenouille les *femmes nouvelles* et que le « beau sexe » avait du cœur, mais pas de tête¹³. Le discours de Bourassa ne scandalisait pratiquement personne alors que les idées de Robertine, trop avant-gardistes, détonnaient et, conséquemment, choquaient.

La vie libre qu'elle menait scandalisait aussi. Elle affirmait haut et fort les joies du célibat et parlait souvent des malheurs des femmes mariées privées de droits. À une époque où l'on pouvait lire dans le grand dictionnaire universel que le célibat librement choisi était un symptôme du dérangement du cerveau, elle a écrit plusieurs articles afin de briser les préjugés envers les « vieilles filles ». À ceux qui se moquaient de son célibat, elle répliquait : « Ne vaut-il pas mieux faire rire de soi parce qu'on est vieille fille que de ne pouvoir rire soi-même parce qu'on est mariée? »¹⁴



Robertine (deuxième rangée, derrière les 2 femmes assises. Elle a une blouse blanche et son bras touche le dos de la femme à ses côtés), avec un groupe de femmes journalistes canadiennes, la plupart anglophones, avant leur départ pour l'Exposition de Saint-Louis au Missouri (1904) (Source : Bibliothèques et Archives Canada. Pa 138844)

Sa vie et ses écrits dérangeaient tant d'esprits chagrins que ces derniers lui envoyaient des lettres remplies de hargne. Pour se moquer, certains la qualifiaient de bas-bleu ou l'appelaient *Monsieur*. Certes, appeler une femme *Monsieur* pouvait être un grand compliment puisqu'on estimait que seuls les hommes pouvaient écrire des choses sensées et logiques. Lorsque Balzac revenait de chez Sand et disait « j'ai causé avec un camarade », le ton n'était pas méprisant, mais admiratif. Admiratif, Flaubert l'était aussi lorsqu'il appelait cette écrivaine, « cher maître » et qu'à sa mort il déclara : « Il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout

ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme.¹⁵ » Sand adorait qu'on l'appelât Monsieur et Robertine en tirait peut-être aussi parfois une certaine fierté. Mais le ton des lettres qu'elle recevait montre que ce surnom pouvait aussi être une insulte : on ne la considérait pas comme une vraie femme tant à cause du métier qu'elle exerçait que des idées qu'elle défendait. Idées féministes qui allaient, disait-on, transformer les femmes en hommes.

Nelligan

Qu'elle vante les joies du célibat ne signifie évidemment pas qu'elle haïssait les hommes, comme certains le croyaient, et qu'elle n'eut

aucune liaison amoureuse. À la fin du 19^e siècle, la rumeur courait que Nelligan s'était amouraché d'elle, bien qu'elle eut seize ans de plus que lui. La mère du poète, Émilie Hudon-Nelligan, était une grande amie de Robertine. S'inquiétant pour l'avenir de son fils, elle lui demanda de le prendre sous son aile. Robertine accueillit souvent chez elle le beau poète, rue St-Denis où elle habitait avec sa famille. Elle lui prêtait magazines et livres français. Ils discutaient de musique, de poésie et de leurs ancêtres celtiques; leurs pères respectifs étant des immigrants irlandais. Devant elle, Nelligan déclama ses poèmes. Elle l'écoutait et le conseillait. Elle fut d'ailleurs l'une des

premières - et rares personnes - à reconnaître son talent. Dans des poèmes qu'il lui dédie, il semble lui crier tantôt son amour, tantôt sa colère d'avoir été éconduit. Jugeant sans doute ces poèmes trop compromettants, elle les cacha longtemps dans ses tiroirs avant de se décider à les publier dans son magazine. Certains poèmes, ainsi que leur correspondance, demeureront à jamais inconnus : comme me l'a confiée une parente de Robertine, ils furent détruits après la mort de celle-ci.

D'autres mystères entourent la vie amoureuse de cette journaliste. J'ai retrouvé dans un fonds d'archives des notes qui révèlent qu'elle a été amoureuse d'un homme marié, un juge qui, comme elle, revendiquait la création d'un ministère de l'Instruction publique¹⁶. Revendication qui déplaisait souverainement à l'archevêque de Montréal, M^{gr} Bruchési, qui fit en sorte que ce projet avorte.

Censurée

En 1907, Robertine est membre du conseil d'administration de la première association féministe canadienne-française, la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (FNSJB). Elle ne s'y sent pas à l'aise, ses idées étant bien en avance sur celles des autres membres. Le malaise est tel entre Robertine et les dames patronesses que Marie Gérin-Lajoie lui reproche de vouloir nuire à cette jeune fédération¹⁷.

Durant le congrès de fondation de la FNSJB, Robertine donne une conférence¹⁸ dont le contenu détonne sur celle des autres congressistes. En tant que présidente de l'Association des journalistes canadiennes-françaises, elle parle du rôle social et pédagogique que doivent jouer les journalistes. Elle précise que « pour le moment, ici, au Canada, les journaux sont l'unique université des femmes » et ajoute que l'instruction « ouvre les yeux comme le cerveau, enseigne à mieux voir,

affine les traits comme les idées; l'expression de la bouche comme les expressions du langage ». Voulant briser de nombreux préjugés entourant l'instruction des femmes, elle précise que cette instruction n'enlaidit pas, comme le prétendaient les ignorantes. Rien, absolument rien, martela-t-elle, ne peut empêcher les femmes d'enseigner et d'apprendre. Dans ce congrès où l'on vantait le féminisme chrétien et où l'on ne cessait de se référer à la religion et à Dieu, Robertine, elle, n'en toucha pas un mot. Non seulement elle ne parla pas de religion, mais elle cita Marc Twain, l'auteur d'un livre dans lequel il montrait les incohérences de la Bible et s'en prenait aux fondements du christianisme et de la religion. Robertine parla aussi de science alors que cette année-là, le pape exigeait des censeurs qu'ils veillent à ce que les nouvelles connaissances scientifiques ne minent pas le pouvoir religieux. En 1909, lors du deuxième symposium de la FNSJB, Robertine prononce de nouveau une conférence¹⁹. Elle martèle encore que « l'éducation laïque est extrêmement importante pour qui connaît ses devoirs et ses obligations. » Elle affirme haut et fort que « la presse écrite comble les lacunes de la culture canadienne-française telle l'absence de bibliothèques acceptables ». Elle conclut en rappelant que le journal est la seule université des femmes. Encore une fois, contrairement à la très grande majorité des autres congressistes, elle ne fait mention ni de la religion, ni de la foi, ni de la mission de « bonnes épouses » et de « bonnes mères ». L'archevêque de Montréal, M^{gr} Bruchési, et Marie Gérin-Lajoie, la fondatrice de la FNSJB, s'échangent ensuite plusieurs lettres dans lesquelles ils commentent la conférence de Robertine. Dans sa première lettre, l'archevêque écrit : « quant aux travaux dont la note, vous en conviendrez, est fautive (il parle ici de la conférence de Robertine) j'aime mieux ne rien en dire. Vous jugerez vous-même de ce que vous avez à en

faire. Permettez que je vous laisse toute responsabilité²⁰. » Marie demande alors : « Est-ce que la conscience des femmes qui dirigent la Fédération serait entachée d'un péché en permettant la publication de la conférence de Mlle Barry?²¹ » Bruchési répond que « cette conférence est absolument en dehors de l'idée chrétienne. Si elle paraît telle qu'elle est, vous pourriez bien avoir des désagréments sérieux. On l'attaquera dans les journaux et que répondrez-vous pour vous défendre? Si Mlle Barry ne veut pas se rendre aux observations de M. Lecoq et aux miennes, elle fait preuve d'entêtement et d'esprit peu catholique. Dans ce cas, elle n'aurait droit, ce me semble, à aucun égard²² ». Après s'être échangé d'autres lettres et s'être rencontrés, M^{gr} Bruchési et Marie Gérin-Lajoie décident de ne pas publier le texte de la conférence de Robertine dans les actes du Congrès. Révoltée par cette censure, Robertine écrit à Marie : « Je vous plains, car en me sacrifiant, vous allez contre ce sentiment de droiture, de justice, que j'ai toujours admiré en vous puisque de votre aveu vous n'avez rien vu de répréhensible à ce que j'ai écrit²³. » Visionnaire, Robertine prédit que le clergé exigera de la Fédération qu'elle renonce au suffrage féminin. Ce qui arriva effectivement treize ans plus tard. Robertine, qui a toujours aidé et défendu ses amis - notamment l'écrivaine Laure Conan dont le métier d'écrivain était jalonné d'embûches - était profondément blessée.

1909 est une année difficile pour bien d'autres raisons. Cette année-là, elle a dû mettre fin à la publication du *Journal de Françoise* où plus de cinq cents collaborateurs, souvent prestigieux, avaient signé des articles. Son magazine était devenu un gouffre financier même si elle avait travaillé sans relâche et tout mis en œuvre pour assurer sa survie. Mais elle n'avait eu aucune subvention, nul secours d'aucune compagnie, pas de bailleurs de fonds,

pas de généreux mécènes. C'est presque un miracle que *Le Journal de Françoise* ait pu tenir le coup pendant sept ans : un magazine défendant les idées féministes et progressistes n'avait pas sa place dans une société où l'antiféminisme était d'une férocité telle qu'on a peine à imaginer; une société toujours prisonnière des idées ultramontaines et du contrôle exercé par l'Église. Les membres du clergé n'avaient certainement pas encouragé la lecture de ce magazine dirigé par une femme qui osait critiquer leur trop grande ingérence dans tous les domaines de la vie; une femme dont les idées étaient souvent opposées aux leurs.

En partie parce qu'on la savait sensible à la condition des travailleuses, Robertine fut nommée inspectrice des manufactures. Elle n'exerça pas cette profession bien longtemps : souffrant d'une dépression, le médecin lui recommanda le repos. Outre une possible prédisposition génétique à la dépression, d'autres facteurs ont eu un impact sur son moral : sa mésentente avec les dames patronnesses; la fermeture de son journal; le sentiment que sa plume n'avait pas été une arme aussi efficace qu'elle l'avait souhaité contre les préjugés de toutes sortes, la mort de membres de sa famille ainsi que celle de nombreux ami-e-s. Sans compter qu'elle devait renoncer à un

autre grand rêve : écrire un roman historique. Son travail d'inspectrice de manufacture ne lui laissait pas suffisamment de temps, et d'énergie, pour effectuer toute la recherche nécessaire à l'accomplissement d'un tel projet.

Robertine s'éteignit le 7 janvier 1910 et l'hypothèse du suicide n'est pas écartée. Elle n'avait que 46 ans, mais sa vie avait été fort bien remplie. Outre son travail de journaliste et ses multiples voyages, tant aux États-Unis qu'en France et à travers le Canada, elle s'est impliquée dans différentes causes qui lui tenaient à cœur. Elle a notamment été présidente de deux associations de femmes journalistes, déléguée à deux expositions universelles, a fait partie du comité de fondation d'une école normale et d'un collège d'enseignement supérieur pour les jeunes filles et a créé une commission des droits d'auteurs. Elle avait néanmoins toujours du temps pour ses « amis des deux sexes », comme on disait à l'époque. Après la mort de Robertine, plusieurs journalistes publièrent des articles montrant combien elle était une femme aimée et estimée. Celle qui signait du pseudonyme Madeleine, une journaliste native de Rimouski, publia dans *La Patrie* un émouvant témoignage dans lequel elle note à quel point la mort de Robertine l'atteint cruellement²⁴. Ils sont

nombreux d'ailleurs, les amis de Robertine, à s'écrire et à essayer de se consoler mutuellement du vide causé par ce décès. Dans leur correspondance, ils disent combien elle leur manque et combien ils ont été consternés d'apprendre sa mort, alors que rien ne la laissait présager. Ils se rappellent sa générosité, sa loyauté, son humour, son intelligence, son esprit indépendant et son courage. Dans leur cœur, comme dans le mien, elle est entrée pour n'en jamais sortir.

Au cimetière Côte-des-Neiges où Robertine Barry aimait tant aller marcher ou pique-niquer, sa tombe non marquée est recouverte par les herbes. Aucune stèle où serait gravé son nom, aucune dalle, aucun monument ne perpétuant son souvenir, pas même une petite croix. Rien! Rien n'indique que sous nos pieds git la dépouille d'une femme exceptionnelle qui a ouvert la voie à d'autres femmes et défendu leurs droits bec et ongles. Ce vide reflète l'oubli où elle a sombré. Très peu de gens savent tout ce qu'elle a accompli et défendu. Le travail que j'ai effectué pendant trois ans afin d'être l'artisanne de sa renaissance, contribuera, je le souhaite ardemment, à inscrire à tout jamais le nom de Robertine Barry dans notre mémoire collective.

Notes

- 1 Sergine Desjardins est l'auteure d'un essai (*Médecins & Sages-femmes*. Québec Amérique 1993), d'un roman historique (*Marie Major* aux éditions Guy St-Jean, 2006) et d'une biographie en deux tomes sur Robertine Barry (*Robertine Barry. La femme nouvelle* (2010) et *Robertine Barry. On l'appelait Monsieur* (2011) aux éditions Trois-Pistoles).
- 2 Le mot féministe ne fut guère usité avant la fin du 19^e siècle. Seuls quelques rares intellectuels le prononçaient. Au début, il sonnait encore étrangement, car il avait d'abord désigné une maladie : on disait d'un homme qu'il souffrait de féminisme lorsqu'il était porteur de caractéristiques physiologiques féminines. La plupart parlaient de *femmes nouvelles* afin de désigner celles qui, ailleurs qu'au Canada français, étudiaient dans des universités ou qui, à l'instar de Robertine, refusaient de se soumettre, défendaient leurs droits bec et ongles et prenaient leur place dans des domaines jusque-là réservés aux hommes. D'où le sous-titre du premier tome de la biographie que j'ai écrite sur Robertine Barry : *la femme nouvelle*.
- 3 Henry Desjardins, président de l'Institut littéraire de L'Isle-Verte, cité par Robert Michaud dans *L'Isle-Verte vue du large*, pp. 216-217.
- 4 Le manoir Rouleau où est née Robertine a été déménagé en 1985 pour faire place à la Caisse Populaire. Cette maison est maintenant située au 14, rue Dumont, L'Isle-Verte. Source, avec photos à l'appui : *L'Isle-Verte, au fil des ans* par Léopold Côté et Odette Dionne Côté, pp. 151 à 153. Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada.
- 5 Euphrosine Patoine est née à Trois-Pistoles en septembre 1805 et décéda à L'Isle-Verte le 18 mars 1874. Elle a épousé Joseph Rouleau, né en 1796 à L'Isle-Verte et décédé au même endroit le 1^{er} juin 1878. Ils eurent treize enfants.
- 6 Leur maison existe toujours : auberge-manoir Bellevue des Escoumins.
- 7 Françoise [pseudonyme de Robertine Barry] « Chronique du Lundi », 23 septembre 1895.
- 8 Françoise [pseudonyme de Robertine Barry], « Chronique du Lundi », 21 septembre 1896. Dans cet article, Robertine se remémore ses débuts dans le journalisme.
- 9 *Ibid.*
- 10 Plusieurs extraits des articles de R. Barry ont été publiés dans les deux tomes de sa biographie citée plus haut. On peut également retrouver ces articles dans la collection numérique de la BANQ (Bibliothèque et Archives nationales du Québec), dans la section du journal *La Patrie*, tant dans ses « Chroniques du Lundi » (1891-1900), signées Françoise ainsi que dans « Causeries fantaisistes » et « Le Coin de Fanchette », (1897-1900) de sa Page féminine.
- 11 Sophie Doucet, « Écrire avant tout », *La Gazette des femmes*, sept-oct. 2007, p. 42.
- 12 Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps*, Montréal, Fidès, v.1. 1996, p. 144.
- 13 Françoise [pseudonyme de Robertine Barry], *op. cit.*, « Chronique du Lundi », 22 mars 1899.
- 14 Françoise. « Vieille fille », *Le Journal de Françoise*, 7 mars 1903. *Le Journal de Françoise*, bimensuel publié de 1902 à 1909, a été fondé et dirigé par Robertine Barry. Il est disponible à la Société canadienne du microfilm (SOCAMI).
- 15 Cité par A.-L. Maugue. « L'ère nouvelle et le vieil Adam. Identités sexuelles en crises », *Histoire des femmes en Occident, Le XIX^e siècle*. Tome IV, Paris, Perrin, 2002, p. 631.
- 16 Dans un ouvrage publié en 1949, Renée des Ormes mentionne, à mots couverts, cet amour. Cependant, dans ses notes de travail conservées à la Société d'archives du Saguenay Lac Saint-Jean, elle parle d'un certain juge Robichaud. Mes recherches m'ont amenée à découvrir qu'il s'agissait du juge Joseph-Émery Robidoux. Voir R. des Ormes, *Robertine Barry, en littérature Françoise*, Québec, L'action sociale, 1949, 159 p.; voir également Société d'archives du Saguenay-Lac-Saint-Jean, Fonds Léonide Ferland (pseudonyme de Renée des Ormes), dossier 1328.
- 17 BANQ, Fonds Marie-Gérin-Lajoie, 5 juin 1907 : Lettre signée Françoise (pseudonyme de Robertine Barry) à Marie Gérin-Lajoie.
- 18 BANQ, Fonds de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, dossier du premier congrès de la FNSJB : « Rapport de l'Association des journalistes » de Françoise.
- 19 BANQ, Fonds de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, dossier du deuxième congrès de la FNSJB : « Le journalisme et l'éducation populaire » de Françoise.
- 20 ACAM (Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal), 9 juillet 1909 : Lettre signée Paul, archevêque de Montréal.
- 21 Citée par Anne-Marie Sicotte. *Marie Gérin-Lajoie : conquérante de la liberté*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2005, p. 255.
- 22 ACAM (Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal). [sans date] : Lettre de Paul Bruchési à Marie Gérin-Lajoie.
- 23 La correspondance entre Marie et Robertine se trouve dans le Fonds Marie Gérin-Lajoie. *Op.cit.*
- 24 Madeleine, « Condoléances de Madeleine », *La Patrie*, édition du samedi 8 janvier 1910, p. 32.